

MAUDITES
chicanes de famille

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Maudites chicanes de famille / Cynthia Maréchal

Nom: Maréchal, Cynthia, 1961- , auteure

Identifiants: Canadiana 20190026480 | ISBN 9782897833503

Classification: LCC PS8626.A7455 M384 2019 | CDD C843/.6–dc23

© 2019 Les Éditeurs réunis

Images de la couverture: Freepik, iStock, Shutterstock

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**

Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Cynthia Maréchal

MAUDITES
chicanes de famille



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Maudites vacances, 2019

Maudit temps des fêtes, 2018

Maudite Saint-Valentin, 2018

Prologue

Enfin la belle et pétillante Marguerite Potvin pouvait porter le nom auquel elle avait tant rêvé : celui de l'homme qu'elle aimait. M^{me} Gérard Bélanger ! Son mariage avait eu lieu dans les années 1970 dans la belle église de la Visitation, dans l'arrondissement d'Ahuntsic. Le nom Bélanger sonnait très bien à ses oreilles. Et son union la comblait de joie. Cependant, ce mariage d'amour n'aurait jamais pu avoir lieu sans la pugnacité de Gérard. Celui qu'elle venait d'épouser avait en effet dû mettre quelques années à convaincre les parents de Marguerite qu'il était un bon parti en dépit des apparences. Gérard Bélanger n'était qu'un simple livreur à bicyclette employé chez Steinberg... Pourtant, ce jeune homme avait obtenu du père de Marguerite la main de sa fille. Cela relevait presque du miracle. Il était vrai que Gérard Bélanger n'était pas resté longtemps livreur, puisqu'il avait rapidement su monter les échelons dans la hiérarchie de l'épicerie. De plus, les parents de Marguerite avaient un côté bienveillant et ouvert : les Potvin avaient rapidement compris que les sentiments de Gérard étaient sincères à l'égard de leur fille et que c'était réciproque. N'était-ce pas la chose la plus importante ? Pour eux, le bonheur de leur fille était primordial. Qu'importait alors les modestes origines de Gérard ? Surtout si celui-ci se montrait aussi persévérant, plein de cœur au ventre ? Ce dernier présentait en effet bon nombre de qualités intéressantes qui, avec un peu d'aide, pourraient contribuer à de grandes réalisations.

Jusque-là, tout allait bien.



Le temps était passé. Marguerite se réjouissait : elle ne s'était pas trompée dans le choix de son époux. Gérard Bélanger était bel et bien le bon ! Le but était atteint : elle vivait un mariage heureux et authentique. Depuis des années déjà, Gérard n'avait jamais failli à la tâche, faisant preuve chaque jour de son ardeur au travail. Les Potvin, d'abord inquiets de l'avenir de leur fille Marguerite, avaient donc bien évalué l'ancien livreur à bicyclette. Au début des années 1980, avec l'aide aimable de son beau-père, Gérard Bélanger avait eu l'opportunité de devenir l'heureux acquéreur d'un duplex sur la rue Ontario, dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Fort de son expérience chez Steinberg, et bien au fait des rouages du commerce de ce domaine particulier, il avait ouvert un mini-marché d'alimentation au rez-de-chaussée de ce duplex. Puis il avait installé sa femme et ses trois enfants dans l'appartement, situé à l'étage du commerce ; en effet, la cerise sur le *sundae* de cette belle histoire d'amour avait été l'arrivée de ces trois beaux enfants désirés.

À l'aube de la décennie 1980, la première, Josée, avait vu le jour. C'était un beau gros bébé potelé qui fit aussitôt le bonheur de Marguerite. Avec cette naissance attendue, Marguerite avait enfin pu se livrer à son souhait le plus cher : exercer son métier de mère au foyer et d'épouse heureuse.

Près de deux années plus tard, Jacques, le premier garçon de la famille, vint au monde. Le fils profondément espéré fit le grand bonheur de ses parents et surtout celui de Gérard Bélanger. Le commerçant voyait dans ce garçon pétant de santé l'évident successeur de son commerce. Jusqu'à maintenant, le mini-marché d'alimentation Bélanger Provisions s'avérait une bonne affaire qui ne donnait pas de souci à son propriétaire.

Puis, vers la fin des années 1980, Marguerite donna le jour à une petite retardataire : la belle Marina. Le prénom n'avait pas été long à choisir pour Marguerite : elle s'était inspirée de la comédienne Marina Orsini. Cette actrice pimpante et agréable venait de se

faire connaître avec la série *Lance et compte* dans le rôle de Suzie, la sœur de Pierre Lambert, le surdoué joueur de hockey et personnage principal de cette série que Marguerite avait dévorée, les soirs où Gérard montait tard, après sa longue journée de travail au commerce.

Cette décennie se conclut par la ligature des trompes de Marguerite Bélanger. Cela avait été une importante décision à prendre, surtout pour une catholique pratiquante élevée dans les principes et le respect de la vie. Mais le couple Bélanger s'aimait d'amour et se désirait toujours après dix années de vie commune. Ils ne voulaient pas se priver de leurs rapports intimes et souhaitaient s'y livrer sans le moindre danger. La famille Bélanger, bien installée dans Hochelaga-Maisonneuve, était dorénavant complète.

Jusque-là, tout allait encore bien.



Josée Bélanger était une fervente séparatiste passionnée d'éducation. L'aînée de la famille fut la première à s'engager sérieusement en couple. Elle avait alors à peine à vingt-deux ans. Elle avait rencontré son futur conjoint dans un bar populaire de la rue Saint-Denis. Avec ses amis, elle allait régulièrement à cet endroit pour refaire le monde devant une bière. L'élue de son cœur s'appelait Xavier Dumontier. C'était un Français. Le jeune homme était en voyage d'agrément au Québec. Il y célébrait la fin de ses brillantes études en lettres à l'Université de Grenoble. Dès sa rencontre avec la jeune Bélanger, il avait été séduit par son côté intellectuel. Xavier, qui deviendrait un traducteur professionnel, était assez grandiloquent. Il avait souvent recours à des mots pointus dans sa conversation et il faisait preuve de condescendance envers les Québécois qu'il considérait, disait-il sans gêne, comme de sympathiques paysans. Josée Bélanger n'avait pas été rebutée par ce côté qui, aux yeux de certains, pouvait paraître hautain. Quant à elle, elle étudiait pour devenir enseignante. Elle se spécialiserait en

études françaises, car elle estimait que la connaissance de sa langue maternelle, c'était très important. Elle avait vu en Xavier, dès la première seconde, l'homme qui la ferait s'élever dans la société. Josée ne le disait à personne, mais elle souffrait en secret que sa famille en soit une de bons commerçants sans ambition autre que le bien-être matériel.

En moins de deux ans, dès que l'étudiant français avait obtenu un permis de séjour officiel, Josée et Xavier s'étaient mariés. Au cours des années qui avaient suivi leur union, ils avaient eu deux enfants : Nicolas Dumontier avait été le premier à voir le jour, quelques mois à peine après la catastrophe du 11 septembre 2001. La petite Chloé, elle, s'était fait attendre quatre ans de plus avant de venir agrandir la famille. Après la naissance de ses enfants, Josée avait commencé à faire de l'embonpoint. Elle était une mère de famille heureuse, mais elle se désolait que ses grossesses lui aient coûté sa taille de jeune fille.

Le frère de Josée, Jacques Bélanger, fervent fédéraliste, formait un couple avec Lucie Caron. La belle Lucie était la première blonde qu'il avait eue alors qu'il était à l'école secondaire. C'était même la première fille avec qui il avait fait l'amour. Ils n'avaient pas plus de seize ans lorsque c'était arrivé. Depuis, les tourtereaux ne s'étaient jamais lâchés, soudés comme des aimants. Tous les membres du clan Bélanger étaient absolument certains que ce couple n'allait jamais se séparer. Jacques et Lucie semblaient ne former qu'une seule personne tant ils s'entendaient bien. Leur fils, Félix Bélanger-Caron, naquit au début de la décennie du célèbre millénaire.

Enfin, pour la jeune sœur Bélanger, prénommée Marina, les années 2000 furent celles de son adolescence. Bébé de la famille, elle avait été particulièrement gâtée par ses parents, qui la considéraient comme la dernière enfant de l'amour, mais aussi par Josée et Jacques, ses aînés de près d'une dizaine d'années. C'était comme si la petite Marina avait eu quatre parents pour s'occuper

d'elle et la superviser. C'était l'artiste de la famille, et en même temps la plus nonchalante. Elle s'intéressait à beaucoup de choses et elle avait plusieurs talents, dont des aptitudes certaines en musique. Elle jouait bien du piano et du ukulélé. Elle avait aussi de belles dispositions pour le dessin et un penchant pour l'écriture de poésie. De plus, comme elle appartenait à la génération des Y, elle était facilement portée sur tout ce qui touchait l'informatique et les jeux vidéo. Par ailleurs, Marina avait une conscience éveillée. L'écologie et le bio allaient prendre peu à peu une grande place dans sa vie. Mais aussi les hommes et les fêtes entre amis en général. Son grand défaut était manifestement son manque de persévérance et d'ambition. Sa qualité première était néanmoins l'excellence dont elle faisait preuve dans tout ce qu'elle entreprenait. Marina semblait une éternelle adolescente qui ne vieillirait jamais. Elle butinait les fleurs de la vie comme un papillon libre. Elle n'avait pas d'enfant, et tous ses *chums* ne l'avaient été que pendant quelques mois, au maximum.

Les enfants du couple Bélanger étaient grands, élevés, et faisaient désormais leurs vies d'adulte. Gérard prit la décision de vendre son prospère mini-marché d'alimentation et son duplex à une grande bannière du monde de l'alimentation. Gérard et Marguerite Bélanger étaient maintenant officiellement un couple de retraités. Avec une partie du pécule de la vente de Bélanger Provisions et du bâtiment, ils s'achetèrent une maison de plain-pied dans l'arrondissement de Mercier-Est, également appelé Tétreaultville. La maison construite dans les années 1950 avait l'air flambant neuve, puisqu'elle avait été entièrement rénovée au goût du jour. Une jolie demeure où il faisait bon vivre. La résidence était située sur la rue Bellerive. Les grandes baies vitrées du salon offraient une vue magnifique sur le fleuve. On pouvait y admirer les énormes navires de marchandises qui y transitaient pour se rendre au port de Montréal, tout près.

Jusque-là, tout allait encore bien au sein du clan Bélanger, mais les graines de la chicane avaient déjà commencé à germer.



Au cours des années 2010, pour Josée Bélanger et son mari Xavier Dumontier, tout allait pour le mieux, du moins à première vue. Josée travaillait dans le métier qu'elle avait choisi, soit comme enseignante de français à l'école secondaire Jeanne-Mance, rue Bordeaux, sur le Plateau-Mont-Royal. Elle avait la chance d'habiter un très confortable logement de plusieurs pièces sur la rue Fabre, tout près de l'établissement scolaire. Xavier y avait aménagé une pièce en bureau. C'est là qu'il avait établi sa petite entreprise de traduction de l'anglais au français. Grâce aux contrats récurrents, surtout du gouvernement, l'argent rentrait.

Avec l'aide financière de son père, Jacques Bélanger, pour sa part, avait ouvert un commerce de vitrerie à Terrebonne. Contre toute attente, le couple qu'il avait longtemps formé avec Lucie Caron, sa blonde du secondaire, n'avait pas survécu à ce changement radical de quartier. En fait, Jacques avait rencontré Brigitte Lafleur, une cliente très émancipée qui avait eu recours à ses services de vitrier d'expérience pour changer quelques fenêtres de sa résidence de l'île Saint-Jean. La cliente y vivait depuis plusieurs années avec son conjoint, Martin Pagé. Entre Jacques et Brigitte, cela avait été un explosif coup de foudre. En un rien de temps, comme après un tsunami, Lucie Caron et Martin Pagé s'étaient retrouvés seuls, rejetés de leurs conjoints respectifs. Mais comme souvent la vie fait bien les choses, ces derniers s'unirent finalement pour former un couple. Cette union inattendue se fit à la grande surprise et au désarroi de Jacques et de Brigitte. Jeanne Pagé-Lafleur, la fille de la première union de Brigitte, devint donc la demi-sœur de Félix Bélanger.

Marina Bélanger, la petite dernière, très gâtée, ne finissait jamais ce qu'elle entreprenait. Elle vivait encore chez ses parents, mais dans

de bonnes conditions. En fait, elle occupait tout le sous-sol de la résidence de la rue Bellerive. Elle avait passé les jeunes années de sa vingtaine à s'inscrire d'un programme à l'autre à l'Université de Montréal ou à l'UQAM. Elle était incapable de se fixer entre les arts, les lettres ou encore la psychologie. Simultanément, Xavier Dumontier, son beau-frère, observait ce parcours du coin de l'œil. Voyant que Marina était douée pour les langues et la traduction, il avait résolu de l'employer à temps partiel dans son entreprise. Les deux se complétaient à merveille dans la recherche des mots et des expressions. Depuis 2017, Marina était en couple avec Karim Mebarek, un jeune barbu qu'elle avait rencontré au cégep de Maisonneuve alors qu'elle étudiait les arts et lettres. Karim était un musulman pratiquant.

Jusque-là, tout allait encore relativement bien au sein du clan Bélanger, même si certaines tensions se mettaient à jour sous forme de quelques prises de position, qui, parfois, devenaient de véritables prises de bec.

C'était désormais impossible à réfréner. Tous les ingrédients étaient réunis pour créer des maudites chicanes de famille.

1

En ce 1^{er} janvier d'une toute nouvelle année, presque tout le clan Bélanger était réuni pour faire la fête. Tous se trouvaient dans la résidence des parents, Marguerite et Gérard, sur la rue Bellerive à Mercier-Est. C'était le début de l'après-midi en cette journée glaciale d'un hiver qui s'annonçait rigoureux. Depuis quelques années, chez les Bélanger, on célébrait la nouvelle année par un brunch. Cette activité remplaçait une autre sempiternelle veillée qui se terminait toujours par le visionnement de l'émission *Bye Bye* avec ses blagues sur la politique et autres faits de société qui avaient marqué l'année. Souvent, ce visionnement familial donnait lieu à des taquineries entre les uns et les autres, mais ces taquineries se transformaient parfois en vraies prises de bec. Tout cela à cause d'une émission censée générer du plaisir! Mais c'était ainsi chez les Bélanger. Les positions assez opposées, voire catégoriques, des membres de la famille sur la plupart des sujets d'actualité alimentaient ces lamentables altercations. Marguerite Bélanger avait maintenant soixante-dix ans bien sonnés. Son âge allait de pair avec son niveau de tolérance. En plus de ce désagrément prévisible chaque jour de l'An – la chicane provoquée par le *Bye Bye* –, elle trouvait que le réveillon de la Saint-Sylvestre se terminait bien trop tard. Devoir se lancer dans le ménage en pleine nuit, après le départ de ses enfants et petits-enfants, ne lui faisait plus du tout envie. Marguerite avait donc lancé l'idée du brunch, et tous avaient approuvé joyeusement ce changement de programme, devenu un rituel.

En ce jour de janvier, dans la douce chaleur du foyer familial, Marguerite fit tinter sa tasse de café avec sa cuillère pour attirer l'attention. Elle interrompit par ce geste un brouhaha de conversations. Au bout de quelques secondes de cette petite musique, le silence se fit. À ce moment-là, tous les regards autour de la table se tournèrent vers elle.

Marguerite se lança :

— Encore une fois, je voudrais souhaiter une bonne année à vous tous que j'aime. Je voudrais...

Elle prit une longue respiration et enchaîna :

— En fait, Gérard et moi voudrions en profiter pour vous demander quelque chose de très important. Une résolution ! Oui, oui ! On veut que vous tous, en cette nouvelle année, preniez la résolution de tout faire pour éviter toutes les petites chicanes et les conflits... Vous savez... ces petites chicanes et conflits qui se produisent depuis quelques années...

Chacun avait l'air de parfaitement comprendre ce que Marguerite racontait. La matriarche conclut sur un ton joyeux :

— Maintenant, portons un toast à cette bonne décision !

Devant le silence qui suivit cette proposition de Marguerite, Gérard, son mari, intervint à son tour, depuis la place qu'il occupait à l'extrémité de la grande table. Il leva son verre devant l'assemblée et dit d'une voix éraillée :

— Ce ne sera pas toujours facile, mais avec des efforts de la part de chacun de nous, nous devrions arriver à honorer cette résolution.

Il balaya la table du regard et ajouta :

— Une résolution qui ressemble à du gros bon sens !

Tout le monde se leva et les verres s'entrechoquèrent alors dans un enthousiasme qui fit se dessiner un large sourire rempli d'espoir sur le beau visage un peu flétri de Marguerite. Cependant, avant même que tout le monde ait repris place autour de la table, une déclaration de l'un des enfants Bélanger rompit net la résolution. Une déclaration qui mit le feu aux poudres.

— De toute façon, avec la déconfiture du Parti québécois aux dernières élections, ça fera une source de conflits en moins avec ma sœur Josée, lança Jacques en éclatant d'un rire franc.

Le fils Bélanger riait, mais il savait très bien qu'il ne faisait que mettre de l'huile sur le feu.

Les parents Bélanger hochèrent la tête avec consternation. *Franchement! Nos aînés sont bientôt quadragénaires et ils ne comprennent même pas les rudiments de la bonne entente! On dirait qu'ils le font exprès!* pensa Marguerite, heureuse que son Gérard lui envoie un regard complice.

— Ça veut pas dire que du jour au lendemain je vais devenir fédéraliste, le frère, se défendit Josée sans tarder. L'option souverainiste est encore assez populaire, tu sauras. C'est juste que le vote des séparatistes a été dilué entre différents partis. C'est pas difficile à comprendre!

— Même entre vous autres, les séparatistes, vous êtes pas capables de vous entendre, poursuivit Jacques sans se démonter ni respecter la résolution.

Il leva un doigt et déclara :

— Quelle sorte de pays ça ferait? Allez donc tous chez Québec solitaire, comme ça tu pourras aller aux assemblées de ces illuminés avec la petite.

Marina sursauta sur sa chaise. Elle détestait que ses aînés continuent de l'appeler «la petite» alors qu'elle avait la trentaine. Elle se braqua aussitôt contre Jacques.

— Écoute, Jacques, siffla-t-elle, si tout le monde pensait comme toi, on vivrait dans une société dirigée par des maudits tatas. Pis c'est Québec solidaire, pas solitaire! Nous sommes rendus à une époque où de grands changements doivent être mis en place pour bâtir une société plus équitable tout en réduisant l'empreinte écologique de chacun. Tout ça, mon homme, ça commence par soi-même. Pis ça, c'est pas avec des gros *pick-up* qu'on démarre une demi-heure en avance pour être sûrs de pas avoir froid qu'on va y arriver.

Marina avait terminé sa diatribe en prenant soin de faire allusion au gros Dodge Ram muni d'un démarreur à distance de son frère.

Que faire? C'était un vrai cauchemar. Les hostilités étaient déjà lancées, au grand désarroi de Marguerite qui venait tout juste d'exprimer ses souhaits pour la nouvelle année. La mère de famille avait simplement voulu que ses enfants commencent l'année du bon pied. Alors que le ton montait et que la discussion s'animait autour de la table, les trois petits-enfants présents étaient assis dans le salon juste à côté. Chacun d'eux était totalement indifférent aux échanges sur cette plate politique. Chacun avait les yeux rivés sur son téléphone intelligent. Félix Bélanger, dix-sept ans, le fils de Jacques et de sa première blonde, Lucie Caron, regardait le résumé des matchs de football américain du Premier de l'an. Chloé Dumontier, quatorze ans, fille de Josée Bélanger et de Xavier Dumontier, naviguait quant à elle sur Instagram avec dépit. Elle attendait des réactions, à savoir la série de *j'aime* qui ne venait pas, alors qu'elle venait de publier une photo de ce brunch familial. Jeanne Pagé-Lafleur, quinze ans, fille de Brigitte Lafleur, conjointe de Jacques Bélanger, et de Martin Pagé, avait, elle aussi, les yeux rivés sur son téléphone. Pour sa part, elle consultait la page Facebook de sa troupe de *cheerleading*, les Sphinx de la polyvalente Armand-Corbeil de Terrebonne. L'aîné des Dumontier, Nicolas, dix-huit ans, était absent. Contre l'avis de ses parents, il avait pris

une année sabbatique après une seule session au cégep et était parti en Colombie-Britannique, à la station de ski de Whistler, pour y enseigner le surf des neiges jusqu'au printemps.

Soudain, une voix plus forte que les autres surgit de la salle à manger.

— On se calme, s'il vous plaît, lança Xavier Dumontier à l'intention de la tablée.

Lui aussi leva un doigt avertisseur.

— Tant qu'à tergiverser avec autant de véhémence sur la politique, s'écria-t-il, faites-le au moins avec un discours plus exhaustif sur le sujet et des arguments plus réfléchis.

— Qu'est-ce qu'il dit? demanda aussitôt Gérard Bélanger, qui souffrait d'une légère surdité.

Mais Marguerite n'était pas dupe. Dans le cas présent, son incompréhension n'avait rien à voir avec son handicap.

— Tu vois, Xavier? Tu agaces mon père avec tes maudits grands mots de Français fraîchement débarqué, grogna Jacques, fier d'avoir eu le courage d'envoyer cette flèche à son beau-frère.

— C'est pas *des maudits mots de Français*, comme tu le dis si bien, Jacques, rouspéta Josée en venant à la rescousse de son mari. Xavier utilise simplement un vocabulaire plus complet. Et ce n'est pas en écoutant les tribunes sportives à la radio que tu risques de t'améliorer. Hélas, je crois vraiment qu'il est déjà trop tard pour que tu te mettes à la littérature.

Josée s'arrêta sur sa lancée, se racla la gorge et fixa Jacques.

— Regarde-la donc, elle! glapit Jacques. C'est pas un petit accent français que je décèle dans ta voix, là? Ça fait drôle à

entendre de la bouche d'une Bélanger qui, il y a moins de trois générations, travaillait dans les champs près de Joliette à faire pousser des légumes.

Josée ne répliqua pas, ébranlée par ce que venait de dire son frère. Ce genre de remarques la vexait. Jacques lui adressa un grand sourire narquois et satisfait; il savait qu'il avait touché la cible. Marina sentit qu'il était temps d'intervenir.

— Pourquoi ne change-t-on pas de sujet de conversation? proposa-t-elle d'une voix avenante. Ça devient fatigant de toujours s'enliser dans ces conversations-là. Ça donne rien!

— OK, approuva Jacques, docile en apparence.

Le fils Bélanger n'en était pas à son premier verre. On comprit qu'il avait le vin mauvais quand il s'adressa de nouveau à sa jeune sœur:

— Parle-nous donc de ton *chum*, suggéra-t-il en grimaçant. Il n'est pas là? Pourquoi? Il est peut-être en train de faire sa prière sur son petit tapis? Ouais... c'est surprenant qu'il t'ait laissée sortir.

Cette fois, une onde d'indignation traversa la table. On entendit même des grognements.

— Jacques, ça suffit! cria Marguerite qui, pour une des seules fois de sa vie, venait de hausser la voix en parlant à l'un de ses enfants.

Le silence se fit d'un coup. Un lourd silence. Même les enfants dans le salon avaient relevé la tête. Si une mouche avait volé dans la pièce, tout le monde l'aurait entendue, à l'exception de Gérard. Le pauvre homme, un peu perdu, suivait mal ce qui se passait.

La sulfureuse Brigitte Lafleur, la conjointe de Jacques, avait jusque-là été assez peu loquace. Elle brisa le silence et s'adressa à son conjoint sur un ton ferme:

— Ta mère a raison, Jacques, ça suffit les maudites chicanes de famille. Tu dois apprendre à mettre de l'eau dans ton vin.

Aussitôt, Jacques sortit son porte-clefs de sa poche et appuya sur le bouton du démarreur à distance.

— OK, trancha-t-il. On y va.

En voyant le résultat consternant de cette réunion familiale, la première de l'année, Marguerite se dit que ça allait prendre plus qu'une résolution bancaire pour changer les choses. Malgré l'échec de ce brunch, elle était déterminée à faire en sorte que les relations entre ses enfants s'améliorent au cours de l'année à venir. Elle allait œuvrer de façon à ce que cela se produise. Marguerite ne se laissait jamais abattre par quoi que ce soit. Elle avait une foi inébranlable que ça réussirait, que ce soit par ses actes en ce sens, ou simplement par une aide supérieure...